



LIVRES

Serge Moscovici, chronique des années parisiennes

L'ouvrage posthume du spécialiste en psychologie sociale évoque ses souvenirs d'après-guerre et ses amitiés en tant que jeune juif roumain communiste qui a fui le stalinisme.

L'une des photos qui figurent dans *Mon Après-Guerre à Paris*, les mémoires du spécialiste de psychologie sociale Serge Moscovici, montre des morceaux de feuilles épars et noircis d'une écriture difficile à déchiffrer, à partir desquels cette autobiographie a pris la forme d'un livre. Devant cette image, on comprend que placer ces fragments selon un ordre chronologique et cohérent fut une tâche ardue. A la mort de leur père, en 2014, les deux fils de Serge Moscovici, dont l'un est le commissaire européen Pierre Moscovici, ont trouvé ces notes dans une petite armoire à son domicile. Ils ont confié à Alexandra Laignel-Lavastine le soin de les transformer en un volume qui constituerait la suite de *Chronique des années égarées*, récit que Serge Moscovici avait publié en 1997 et qui couvrait ses vingt premières années chaotiques.

Haines collectives. Spécialiste des intellectuels et dissidents roumains émigrés à Paris au XX^e siècle, proche de Serge Moscovici et de ses amis, Alexandra Laignel-Lavastine était la personne idéale pour accomplir ce travail de titan qui se doublait, comme elle le remarque dans sa préface, d'un «exercice de loyauté». Il fallait combler des vides sans trahir la pensée de Moscovici, un être bouillonnant à la coiffure de savant fou à la fin de sa vie, juif, né en Roumanie en 1925 et arrivé seul à Paris en 1948, pour fuir le stalinisme après avoir échappé au nazisme.

Sans doute est-ce en partie un souci de fidélité aux mots de Moscovici qui explique que le texte ne compte pas d'effet stylistique, et qu'il n'ait pas la beauté d'*Histoire d'une vie*, le récit d'Aharon Appelfeld. Le destin de l'écrivain israélien comporte des similitudes avec celui de Moscovici et plus encore avec celui de Paul



Serge Moscovici photographié par son ami Isac Chiva à Paris en 1951. ARCHIVES NATHALIE CHIVA.

Celan, le grand ami de Moscovici. Né comme Appelfeld à Czernowitz (aujourd'hui Tchernivtsi, en Ukraine) Celan a perdu ses parents en Transnistrie (une région autonome de la Moldavie). Aux côtés de Celan et de Moscovici, le troisième

élément de ce trio de juifs roumains inséparables et fauchés est Isac Chiva, anthropologue et futur assistant de Claude Lévi-Strauss. Chiva avait survécu au pogrom de Iasi que relate Curzio Malaparte dans *Kaputt*. Les portraits que *Mon*

Après-Guerre à Paris dresse de ces intellectuels abattus et courageux à la fois constituent les pages les plus intéressantes et les plus émouvantes du livre. Il commence en Roumanie, principale alliée de Hitler en Europe de



l'Est. Fils d'un marchand de grains qui brille, comme la mère, par son absence, «Mosco» est chassé à 15 ans de son lycée en raison de sa judéité. Trop jeune pour être interné, il est assigné à des travaux forcés. En janvier 1941, il assiste au pogrom de Bucarest et les horreurs dont il est témoin le marquent définitivement. Elles sont la source de son intérêt pour la psychologie sociale qui étudie notamment les haines collectives. A la fin de la guerre, œuvrant pour un mouvement sioniste, «Mosco» parcourt les camps de personnes déplacées pour les aider à regagner leur pays ou à partir en Israël.

En 1949, à Paris, décillé vis-à-vis du communisme auquel il avait adhéré à 16 ans, et alors qu'il travaille dans un atelier de confection dont le patron le maltraite, Serge Moscovici est attiré par le suicide, mais son tempérament vitaliste le sauve. Paul Celan, en revanche, se tue en 1970. La psychanalyse sera toujours pour Serge Moscovici un soutien : il commence ses études de psychologie auprès du psychiatre et psychanalyste Daniel Lagache, puis il épouse une psychanalyste, Marie Moscovici.

«Homme d'étude». Ce qui frappe à la lecture de *Mon Après-Guerre à Paris*, ce sont le parcours et le volontarisme de Moscovici. Adolescent, il apprend le français. Il l'écrit mal mais il lit Proust et Balzac : *«J'avais goûté aux fruits de l'arbre Europe.»* Formé au métier de tourneur-fraiseur, il décide qu'il sera plus tard *«un homme d'étude»*. Il y est parvenu. Il fut directeur de recherches au CNRS puis à l'EHESS. En 1960, il est invité à l'Institute for Advanced Studies de Princeton : *«Moi qui m'étais inspiré d'Einstein pour élaborer ma notion d'homme d'étude, voilà que le bureau que j'occupais se trouvait dans le département de physique, où je croisais ses assistants.»*

Mon Après-Guerre à Paris ne dit rien de son rôle de théoricien pionnier de l'écologie politique, mais s'étend sur son inconstance amoureuse. Quelle en était l'origine ? Moscovici croit le savoir : *«Il y a deux sortes d'hommes : ceux qui ont eu une mère, et les autres. Je faisais partie de ceux qui n'avaient pas connu la tendresse d'une mère. [...] Cette condition a fait de moi un homme qui ne peut se fixer sur aucune femme.»*

VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

SERGE MOSCOVICI

MON APRÈS-GUERRE À PARIS

Texte établi, annoté et préfacé
par Alexandra Laignel-Lavastine.
Postface de Pierre et Denis
Moscovici. Grasset, 384 pp., 22 €.



Critiques | Essais

Serge Moscovici, le temps retrouvé

Un retour à la vie, après-guerre. Les souvenirs posthumes du sociopsychologue, captivants

MARC SEMO

Ils étaient amis à la vie à la mort, soudés par les épreuves, leur traversée de l'Europe dévastée de l'après-guerre et les difficultés de l'exil parisien. « *Un trio de métèques, trois juifs roumains sans existence plausible* », écrit Serge Moscovici (1925-2014), évoquant le groupe qu'il formait avec le poète Paul Celan (1920-1970) et l'anthropologue Isac Chiva (1925-2012), au début de *Mon après-guerre à Paris*, suite posthume de *Chronique des années égarées* (Stock, 1997), où il racontait son adolescence roumaine marquée par la Shoah.

Moscovici n'a pas eu le temps d'achever ces souvenirs, qu'Alexandra Laignel-Lavastine, bonne connaissance de l'histoire contemporaine roumaine et de ses ombres, reconstitue à partir des manuscrits entassés dans des dossiers qui ont été retrouvés après la

mort du grand sociopsychologue. « *J'ai transformé ces notations brutes et fragmentaires, impubliables en l'état, en un texte fluide* », explique-t-elle dans sa préface, en soulignant qu'elle n'a rien ajouté aux textes, quitte à sacrifier parfois des passages trop obscurs.

Le résultat est à bien des égards passionnant. Il évoque un sujet assez peu traité, celui des réfugiés dans le Paris de l'après-guerre et de leur rôle dans la vie intellectuelle. Un monde dur, auquel ne nous avaient pas habitués les récits sur les caves de Saint-Germain-des-Prés et l'existentialisme. La vie dans de minables hôtels garnis, le froid, les ateliers du Marais où l'on gagne de quoi survivre, mais aussi la rage d'étudier.

Car Serge Moscovici voulait tenir la promesse qu'il s'était faite en Roumanie à la fin de la guerre, alors qu'il avait échappé par miracle à la Shoah, qui avait anéanti sa famille : devenir « *un intellectuel* », un professeur. Un moment, il fut attiré par le communisme, mais ce qu'il voyait en Roumanie ne le tentait guère. Ayant appris le français en auto-



didacte, il décida de partir pour Paris, où il arriva après un long périple en clandestin.

Coup de foudre amical

C'est dans la capitale française qu'il rencontra Celan et Chiva, qu'il aurait pu croiser pendant son long voyage – tous passèrent par Budapest et Vienne, étapes obligées. Ce fut un coup de foudre amical entre ces jeunes gens qui avaient la même rage de rattraper les années perdues et étaient hantés par les mêmes cauchemars. Moscovici dessine notamment un bouleversant portrait de Paul Celan, « *un homme qui semblait porter sur ses épaules et le malheur du monde et sa rédemption* ». Celui qui fut peut-être le plus grand poète en langue allemande de la seconde moitié du XX^e siècle exprimait sur l'extermination de son peuple, écrit Moscovici, « *tout ce qui était piégé en moi* ». Paul Celan s'est jeté du pont Mirabeau un jour d'avril 1970.

Autour du trio gravitent d'autres rescapés et réfugiés qui deviendront célèbres, telle cette figure intellectuelle aujourd'hui un peu

oubliée qu'était Lucien Goldmann (1913-1970), juif roumain lui aussi et disciple du grand philosophe marxiste hongrois Georg Lukacs (1885-1971). Tous étaient de gauche mais dénonçaient le stalinisme. Ce n'était pas simple dans ces années où le PCF dominait la vie intellectuelle parisienne.

Serge Moscovici n'est pas tendre pour les compagnons de route du parti, en particulier ceux qui étaient issus, contrairement à lui et à ses camarades, de la bonne bourgeoisie juive française, lesquels « *devenaient communistes parce que juifs et cessaient d'être juifs parce que communistes* ». ■

A l'occasion de la publication du livre, un hommage est organisé mardi 26 novembre, à 19 heures, à la Maison de l'Amérique latine, Paris 7^e.

**MON APRÈS-GUERRE À PARIS.
CHRONIQUE DES ANNÉES
RETROUVÉES,
de Serge Moscovici,
texte établi, annoté et préfacé
par Alexandra Laignel-Lavastine,
Grasset, 378 p., 22 €.**



LE MARQUE-PAGE DE NICOLAS UNGEMUTH

HEIMATLOS

★★★ MON APRÈS-GUERRE À PARIS, de Serge Moscovici, Grasset, 377 p., 22 €.

Janvier 1948. Le Roumain Serge Moscovici arrive à Paris avec un franc en poche. Il a 22 ans, a survécu au pogrom de Bucarest, aux travaux forcés, et a traversé l'Europe clandestinement pour demander un statut de réfugié en France. Des années plus tard, il deviendra l'un des intellectuels les plus brillants de son époque, spécialiste de la psychologie sociale, historien des sciences et pionnier de l'économie politique. Ce qu'il raconte dans ce beau récit miraculeusement retrouvé après sa mort, ce sont ses années de galère parisienne : vivre dans des hôtels meublés, subir

le froid, la faim, les métiers pénibles. Moscovici était obstiné : il voulait devenir un « homme d'étude ». À Paris, il rencontre ceux qui deviendront ses deux plus proches amis, Roumains et Juifs également. Le poète Paul Celan, et Isaac Chiva, qui deviendra le bras droit de Claude Lévi-Strauss. Pour ce « trio de métèques », Paris n'est pas une fête. C'est un refuge difficile à appréhender. Les « Israélites français » n'ont que faire de ces Juifs survivants d'une Shoah qu'on peine encore à reconnaître. Quant aux intellectuels, ils sont tous fascinés par un communisme

fantasmé, ce qui répugne Moscovici. Pour ceux-là, les trois expatriés sont de lâches démissionnaires. Qu'importe, les trois hommes s'inscrivent à la Sorbonne puis finiront par obtenir la nationalité française et chacun suivra son chemin sans oublier les deux autres. Hormis Celan, qui ne s'est jamais remis de la disparition de ses parents dans les camps. Il se jettera du pont Mirabeau en 1970. Quant à Moscovici, il aura deux fils, l'un centralien, l'autre énarque puis ministre.

★★★★
Excellent
★★★
Très bien
★★
Bien
★
Moyen
✖
À éviter

DE PAIRS EN FILS

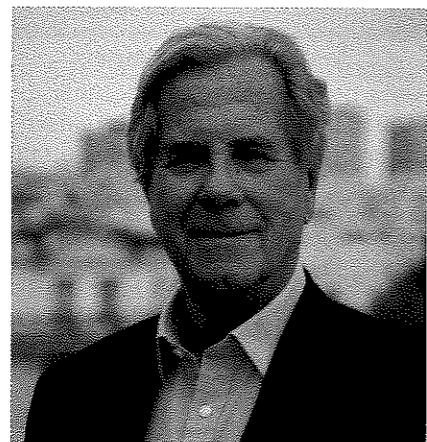
Entre ascendance juive et dévotion pour les valeurs républicaines, une famille française dans le siècle.

ESSAI/FRANCE • 24 OCTOBRE

Jean-Louis Debré

Chacun connaît Jean-Louis, désormais auteur prolifique, ami intime jusqu'à la fin du président Chirac, après avoir été ministre de l'Intérieur et président du Conseil constitutionnel. On connaît aussi le frère, Bernard, chirurgien et lui aussi ancien ministre. Qui ne se souvient de Michel, fondateur de notre constitution et premier Premier ministre du Général De Gaulle ? Il y a aussi bien sûr, Olivier, l'oncle, grand peintre. Et pour les plus instruits, le grand-père Robert, ami intime de tant de grands esprits de son époque et fondateur de la pédiatrie. Bref, la famille Debré, c'est toute une histoire qui se confond nécessairement un peu avec celle de notre pays durant le siècle écoulé.

C'est à cette *Histoire de famille*, un livre dont on se doutait bien qu'il de-



JULIEN FAURE/LEEXTRA/R. LAFFONT

vrait un jour l'écrire, que s'attaque cette fois-ci Jean-Louis Debré. On dira « s'attaquer » parce qu'il le fait d'abord en des pages superbes de dignité et de vérité historique sur le « flanc » des ascendances juives de sa famille, issue de la bourgeoisie israélite alsacienne. On

n'oublie pas ainsi la trace éminente qu'y laisse son arrière-grand-père, Simon, rabbin de Neuilly durant plusieurs dizaines d'années. Si le livre est aussi l'histoire d'une émancipation de cette « tutelle » (qui n'en fut au fond jamais vraiment une), il est surtout celui d'une fidélité commune à ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas. Fidélité absolue, jamais trahie, aux valeurs fondatrices, universelles et humanistes de la République française. Voilà qui au-delà des choix partisans des uns et des autres et même du jugement de l'Histoire, sonne en ces temps comme un salutaire et bienvenu rappel.

Olivier Mony

JEAN-LOUIS DEBRÉ

Une histoire de famille



ROBERT LAFFONT

TIRAGE : 22 000 EX.
PRIX : 21 EUROS ; 288 P.
EAN : 9782221240328
SORTIE : 24 OCTOBRE



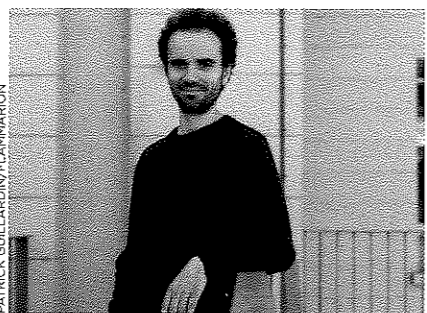
MATHS SPÉ

Un voyage savoureux dans la vérité des chiffres.

ESSAI/FRANCE • 16 OCTOBRE

Mickaël Launay

Avez-vous remarqué que dans les supermarchés les premiers chiffres des prix ne sont pas équitablement distribués ? En effet, les 1 et 2 arrivent très largement en tête. Cette distribution particulière obéit à « la loi des nombres anormaux » énoncée par le physicien américain Frank Benford en 1938. Ce sujet fait partie des thèmes abordés par Mickaël Launay dans *Le théorème du parapluie*. Après le succès de son *Grand roman des maths* (Flammarion, 2016, J'ai Lu, 2018, 100 000 exemplaires) il poursuit avec un réel talent narratif son travail de vulgarisation d'une discipline réputée ardue.



PATRICK GUILLARDIN/FLAMMARION

Dans ce volume illustré où le lecteur est guidé pas à pas dans les méandres de l'altitude, du temps et des frontières infinies, il montre qu'il est possible « de penser juste avec des choses qui n'existent pas ». D'où ce « théorème du parapluie » qui représente le changement de point

de vue, le moyen de continuer son chemin de raison en restant efficace et surtout au sec. Le voyage savant que nous propose ce normalien, auteur en 2012 d'une thèse sur les probabilités, correspond parfaitement à la définition de Bertrand Russell : « Les mathématiques peuvent être définies comme la discipline dans laquelle on ne sait jamais de quoi on parle, ni si ce que l'on dit est vrai. » Et pourtant, impossible de s'en passer.

Laurent Lemire

MICKAËL LAUNAY

Le théorème du parapluie ou l'art d'observer le monde dans le bon sens



FLAMMARION

TIRAGE : 30 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 298 P.
EAN : 9782081427525
SORTIE : 16 OCTOBRE



CINQ ANS D'INCERTITUDE

Serge Moscovici raconte son après-guerre galère dans un Paris taudis.

ESSAI/FRANCE • 16 OCTOBRE

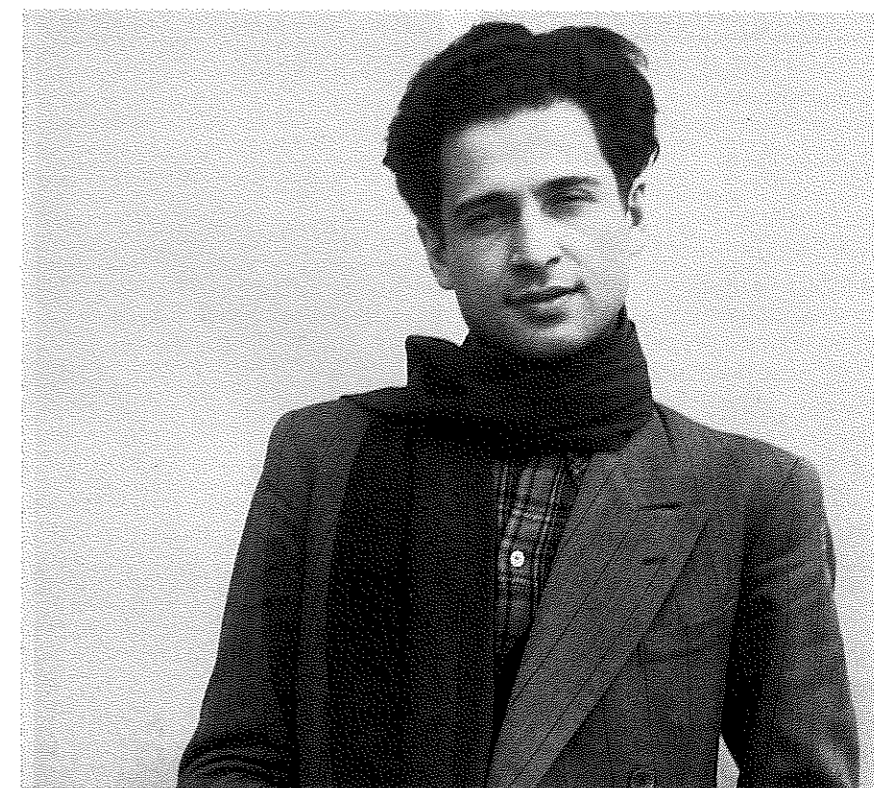
Serge Moscovici

Il a connu les vendeurs de journaux à la criée, les poinçonneurs des autobus à plateforme, les marchands des quatre-saisons, les rémouleurs et les vitriers. Il se souvient du Paris des concierges, un Paris dans l'escalier, toujours à cavalier, à crier dans les rues, un Paris où l'on dissimule parfois et où il faut passer par l'entrée de service. Ce Paris-là, son Paris d'après-guerre galère, Serge Moscovici (1925-2014) le raconte comme nul autre. Il y débarque à la fin des années 1940, le regard fier et la mémoire douloureuse. Il vient de Bucovine, c'est-à-dire de nulle part. Ce jeune Roumain exilé a fui les massacres. Il est Juif et il veut apprendre.

Dans les garnis miteux il se lie avec l'ethnologue Isac Chiva et Paul Celan, le poète le plus malheureux du monde qui porte sur sa frêle silhouette les horreurs de cette Mitteleuropa devenue folle, « les épaules affaissées et le dos légèrement voûté, comme s'il revenait d'un long voyage ». Il en revient en effet et il ne songe qu'à repartir. Au printemps 1970 il se suicide en se jetant du pont Mirabeau, là où coule la Seine comme disait un autre poète.

Serge Moscovici aussi y a pensé. Parce que la condition d'exilé – on dirait aujourd'hui de migrant – est trop dure. Parce qu'il a faim et surtout froid, parce qu'il ne peut plus se retrouver dans une petite chambre comme dans un cercueil. Finalement, il va vivre, faire des études. Lui, qui ne possède qu'un certificat de fraiseur-ajusteur passe un doctorat et devient un psychosociologue de réputation mondiale.

Serge Moscovici décrit avec justesse ces « trois vies ébréchées que la marée des persécutions et les aléas de l'histoire avaient déposées en bordure de la société française. » Le Paris dont il nous parle n'est pas celui des existentialistes mais



DR/GRASSET

celui d'« une microsociété de déracinés en provenance des quatre coins de l'Europe ». On y sent moins l'odeur du café au Flore que celle du chou dans les ateliers du Marais. On saisit mieux le parcours d'une œuvre, d'un intellectuel qui a posé des jalons d'une écologie politique en réintégrant l'objet nature dans la culture. Ce qui lui a permis tout cela, c'est la force de l'amitié et les femmes aussi à qui il plaisait tant malgré ses habits élimés et ses sandales bien plus élégantes que l'actuel duo claquettes-chaussettes.

Alexandra Laignel-Lavastine à qui l'on doit l'édition de ce texte parle d'un trésor sorti d'une armoire par Pierre et Denis Moscovici, ses deux fils. Elle a raison. On est en effet littéralement happé par la qualité du texte, l'observation subtile de ce Paris dans lequel s'est jeté un trio de « métèques ». Il y a aussi de belles réflexions sur le fait d'être Juif,

sur l'antisémitisme, sur la condition d'étranger. De 1948 à 1952 Serge a vécu cinq ans d'errance, d'incertitude mais pas de solitude. Voici donc une suite et une fin à la *Chronique des années égarées* (Stock, 1997) car il est peu probable que le petit meuble contienne d'autres perles de cet acabit. Laurent Lemire

SERGE MOSCOVICI

Mon après-guerre à Paris : chroniques des années retrouvées

- Texte établi, annoté et préfacé par Alexandra Laignel-Lavastine



GRASSET

TIRAGE : 3 500 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 384 P.
EAN : 9782246820727
SORTIE : 16 OCTOBRE

